

ALEXANDRE POSTEL

UN HOMME
EFFACÉ

roman

nrf

GALLIMARD

UN HOMME EFFACÉ

ALEXANDRE POSTEL

UN HOMME EFFACÉ

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

*La vérité ne fait pas tant de bien dans le monde
que ses apparences y font de mal.*

LA ROCHEFOUCAULD

PREMIÈRE PARTIE

Les jours atroces

Quelques heures avant que l'épouvante et la honte ne s'abattent sur sa vie, Damien North téléphonait au service informatique de la faculté, ce qui le mettait toujours mal à l'aise. Sa gêne ne résultait ni de ses relations avec tel ou tel informaticien, ni du dédain que professaient à l'encontre de la technologie la plupart de ses collègues, mais d'une impression troublante : l'impression d'être confronté aux émissaires d'une entité immatérielle et omnipotente, en d'autres termes à des anges, mais des anges d'un genre nouveau, ni radieux ni virevoltants, des anges qui au contraire se terraient, moroses et tout de noir vêtus, dans des sous-sols sentant la pizza froide et le renfermé — les anges d'un Dieu d'échec et de refus.

Son incompétence le poussant à solliciter plus souvent qu'un autre le service informatique, North avait en outre acquis, d'appel en appel, la certitude d'être toujours un peu plus connu de ces anges équivoques, repéré, montré du doigt, au point de devenir un de ces habitués dont on raconte en s'esclaffant la dernière gaffe, un importun

qu'on écoute, le sourire aux lèvres, en clignant de l'œil pour attirer l'attention des collègues. Cette intuition n'était étayée d'aucune preuve, mais North était enclin à percevoir les choses ainsi car il était timide et par conséquent susceptible : d'imaginer que chacun de ses appels faisait les choux gras du service informatique le mortifiait. De là son inconfort lorsqu'il se résolut enfin, aux alentours de dix heures du matin, à s'emparer du téléphone.

Il s'était aperçu du problème dès le réveil. Espérant que la situation s'arrangerait d'elle-même, il avait repoussé aussi longtemps que possible le coup de fil et s'était plongé dans la lecture d'un recueil d'articles sur *Descartes et l'Optique*. Mais maintenant il était temps de partir pour le campus et rien n'avait changé. Assis dans un angle du salon, son ordinateur portable sur les genoux, North composa le numéro du service.

Il y eut plusieurs sonneries. Ils le faisaient exprès, North en était persuadé, pour dissuader les plaisantins ; pour *le* dissuader ? Il tourna la tête vers la baie vitrée. Le jardin sortait de sa nuit. La gelée qui blanchissait la pelouse aux premières heures du jour avait disparu. La lumière de février, éblouissante et pâle, frappait le mur d'enceinte. Tout au fond, les rameaux dénudés du mûrier-platane se détachaient avec une netteté hérissée sur le ciel bleu. Il faudrait les tailler, bientôt.

— Oui ?

Les anges ne s'encombrent pas de formalités.

— Bonjour, je suis bien au service informatique ?

— Je vous écoute.

Une voix distante, en désaccord avec les mots qu'elle articulait, la voix d'un homme en train de faire autre chose. North distinguait à l'arrière-plan un cliquetis continu de clavier. Il prononça les quelques mots qu'il avait préparés :

— Je vous appelle parce que j'ai un petit problème. Mon ordinateur est sur le réseau de la faculté et... je n'arrive pas à me connecter. Quand je tape mon mot de passe, il y a un écran qui me dit : accès refusé.

— Accès refusé?

Le cliquetis du clavier s'était interrompu. North, enhardi, risqua une hypothèse :

— Je me demandais si par hasard vous étiez en train d'effectuer une opération de maintenance.

L'ange répondit par une autre question :

— Vous avez essayé de booter votre BIOS?

— Pardon... vous dites?

Un soupir.

— La séquence boot du BIOS, vous savez l'activer?

— Rappelez-moi comment faire...

Le combiné du téléphone coincé entre l'épaule et l'oreille, il suivit les instructions de l'ange jusqu'au point où, la manœuvre accomplie, il ne restait plus qu'à attendre le redémarrage du système. Il y en aurait pour une petite minute, assurait l'ange : pas assez longtemps pour justifier une interruption de la communication (« je vous rappelle quand ça y est »), trop pour que le silence ne devînt pas gênant. De l'autre côté, le clavier cliquetait de nouveau,

par intermittence. North crut aussi entendre un bruit répété de déglutition. L'ange devait boire son café matinal — un café au lait, supposait North, agrémenté de cannelle ou de caramel, de ceux qu'on vous sert dans des gobelets gros comme le duodénum. L'ange avait une voix à aimer ce genre de choses : une voix fade et crémeuse.

Enfin il put entrer son mot de passe.

— Toujours pareil. *Accès refusé.*

— Je vais vérifier dans notre système, ça arrive parfois qu'il y ait des pertes de paramètres. Vous êtes monsieur... ?

North déclina son identité et consulta sa montre. Dix heures douze. Si cette affaire n'était pas réglée au plus vite, il ne serait pas à l'heure pour sa permanence — comme tous les êtres d'habitudes, il ne supportait pas l'idée d'être en retard. Le dossier du fauteuil lui donnait chaud. Il avait le dos moite. Il posa l'ordinateur par terre et se leva — trop vite : sa tête ne pesait plus rien ; devant ses yeux grouillait une nuée de petits points jaunes et noirs ; il tituba. Quand le vertige se fut dissipé, il balaya du regard, comme s'il avait voulu s'assurer que tout était en ordre, les murs tapissés de livres, la toute dernière toile de Sylvia, le tapis aux couleurs passées, la table basse où s'entassaient copies et factures — et fixa enfin les photographies disposées sur un guéridon en acajou. Il y en avait quatre, toutes encadrées de bois clair. Celle de gauche arrêta le regard, à cause de la tache que faisait, à l'arrière-plan, le bleu surnaturel d'une piscine. Au premier plan, debout sur la margelle, les cheveux mouillés rabattus vers l'arrière, une fillette en maillot de bain souriait de toutes ses dents. Une

chaleur passa dans les yeux de North. Ce qui lui plaisait dans cette photo de sa nièce, c'étaient les bras ballants de part et d'autre du corps. Une enfant plus coquette aurait posé les poings sur les hanches, ou déployé les bras ainsi qu'une gymnaste juchée sur sa poutre. Mais Muriel ne savait que faire de ses bras, et la gaucherie de son maintien inspirait à North, en raison du désarroi qu'elle lui semblait révéler (le souvenir qu'il avait gardé de sa propre enfance n'était pas étranger à cette supposition), une tendre sympathie. Par comparaison, il émanait des personnes représentées sur les trois autres photographies quelque chose de figé. Sylvia, le sourire un peu crispé, comme toujours devant l'objectif. Ses parents, le jour de leur mariage, sur le perron de la mairie : le fils de famille aux cheveux souples et la jeune ouvreuse qu'on épouse parce qu'il le faut bien, mais en lorgnant déjà les demoiselles d'honneur. Son grand-père Axel, raide dans son uniforme chamarré de décorations. « Le héros de la famille », annonçait Damien, avec juste ce qu'il fallait d'impertinence pour éviter le ridicule, lorsqu'un invité s'approchait du guéridon en acajou. Parmi les innombrables portraits d'Axel North, il avait choisi, pour orner son intérieur, celui qui figurait dans la plupart des manuels d'histoire. Les visiteurs, avait-il observé, n'aimaient rien tant que le reconnaître. Ils hochaient la tête, satisfaits, l'air de se dire : eh oui, c'est bien lui. Certains s'exclamaient qu'il y avait la même photo dans leur livre d'histoire. Ils se sentaient en terrain connu. Dans les premiers temps, Damien avait opté pour un cliché plus intime, où son grand-père, coiffé d'un

chapeau de paille, apparaissait de trois quarts face, une cigarette aux lèvres, le regard ombrageux cerné de bistre. L'image lui semblait plus fidèle à l'homme qu'il avait connu. Mais rares étaient ceux qu'elle n'avait pas troublés. La plupart l'examinaient en plissant les yeux, une moue dubitative au coin des lèvres, et s'éloignaient du guéridon sans oser demander s'il s'agissait bien d'Axel North. D'autres lâchaient, déçus, comme s'ils venaient de découvrir qu'on les avait trompés depuis de longues années : Tiens, je ne savais pas qu'il fumait. Ce malaise avait longtemps inspiré à North une certaine jouissance, puis il avait fini par s'en lasser.

— Monsieur North ?

L'ange revenait de sa plongée dans les limbes du serveur.

— Je n'ai repéré aucun dysfonctionnement dans le système, donc a priori ça ne vient pas de chez nous. Il va falloir envisager une intervention à domicile pour vérifier votre installation — câblage, fibre optique, branchements, etc. Notre technicien va vous appeler dans la matinée pour fixer un rendez-vous, d'accord ?

North acquiesça, pressé d'en finir. Dix heures quinze. S'il avait tendu une oreille plus attentive, il aurait pu déceler, dans la voix de l'ange, une ombre inhabituelle — quelque chose qui ressemblait à de la frayeur.

En quittant le salon, il s'arrêta un instant devant le grand miroir qui surmontait la cheminée, passa autour de son cou une écharpe orangée (unique touche de fantaisie d'une tenue au demeurant fort terne), lissa sa fine moustache rousse et surveilla les progrès d'une calvitie qu'on ne

pouvait plus qualifier de naissante. Puis il croisa son propre regard et, haussant les épaules, s'éloigna d'un pas brusque.

Le petit chemin qui conduisait au campus partait juste en face de chez lui, de l'autre côté du boulevard Mauve. Enjambant le garde-fou, North profita d'une accalmie de la circulation pour se lancer sur l'asphalte, tout en maudissant ce boulevard qui le séparait du campus, du centre historique et de tant d'autres choses (il n'était pas rare d'entendre, dans la bouche de ses concitoyens — en particulier des agents immobiliers —, des allusions à un « bon côté » et à un « mauvais côté » du boulevard Mauve. North habitait, pour reprendre une expression qu'affectionnaient ses voisins, *presque du bon côté*, dans un quartier résidentiel paisible à défaut d'être huppé).

Arrivé de l'autre côté, il emprunta le chemin qui serpentait sous les tilleuls centenaires du parc Saint-Louis. La semaine précédente, de bonne heure, il s'était aventuré dans le parc couvert de neige. Il avait regardé les arbres décharnés, la blancheur intacte du sol, le ciel bas, gris, gros de neige comme un oreiller gonflé de plumes. Au fond du parc, une corneille s'était envolée sans faire le moindre bruit, dans un silence épais, compact, absolu, un silence de songe. Il y avait dans l'air ce jour-là, en dépit du froid, quelque chose de tendre et qui incitait à l'attente. North était resté immobile, jusqu'à ce que, baissant les yeux vers le sol, il découvre à ses pieds, surgi de nulle part, un canard qui se dandinait vers un but inconnu. Son cou, qu'un anneau très fin de plumage blanc isolait du reste du corps, ondulait avec une régularité paisible. Nulle frayeur, nulle

émotion dans son œil fixe, bombé, presque indiscernable. Ses pattes laissaient dans la neige des empreintes qui ressemblaient à des flèches — des flèches inversées, orientées non pas dans le sens du mouvement mais vers son origine. Immobile, North avait regardé s'éloigner l'animal, le cœur serré comme sur le passage d'un monarque en exil.

Aujourd'hui les canards avaient déserté les allées du parc Saint-Louis et les premiers crocus perçaient la terre froide. Le printemps approchait. North n'aimait pas ça : une saison ironique, disait-il lorsqu'on le sommait de justifier cette aversion si contraire au sentiment collectif.

— Damien ?

Il tourna la tête.

— Hugo, bonjour, vous allez bien ?

Assis sur un banc, enveloppé dans une parka molle-tonnée, la main droite protégeant ses yeux du soleil matinal, Hugo Grimm opina d'un hochement de tête. Comme il avait les jambes croisées, un interstice de chair glabre et blanche apparaissait entre l'anthracite du pantalon et le violet de la chaussette. La lumière éclairait crûment cette chair d'autant plus éclatante qu'elle jaillissait d'entre deux obscurités. North marqua un temps d'arrêt. Il était trop tard désormais pour continuer sur sa lancée. Jouer les hommes affables mais pressés, passer en coup de vent sans rien laisser derrière soi qu'un sillage de tonicité bienveillante — une impression qui aurait pour équivalent, dans l'ordre des senteurs, le parfum du vétiver —, North n'avait jamais trop su comment s'y prendre. Grimm ne lui facilitait pas la tâche, à le fixer sans rien dire, assis

sur son banc. Il émanait de sa personne, comme du regard de certains chiens, une sorte d'appel muet qui vous empêchait de passer tranquillement votre chemin. D'emblée North avait perçu cette fragilité : son collègue lui semblait toujours en demande de quelque chose qu'il était incapable de lui donner, et pour cette raison il éprouvait en sa compagnie une culpabilité aussi vague que tenace. Il y avait aussi le souvenir d'une invitation à dîner chez les Grimm, aux premiers temps de son installation à L***, dont il s'était dégagé en invoquant un prétexte spécieux et qui, depuis, n'avait jamais été renouvelée. De sorte que chaque fois qu'il croisait Grimm North se sentait obligé de dire un mot.

— Dites-moi, Hugo, vous aussi vous avez des problèmes avec internet en ce moment ?

Grimm esquissa une moue si imprécise et si lointaine que North fut incapable de déterminer si celle-ci avait été provoquée par sa question, par quelque événement qui venait de se produire dans le parc, ou par une pensée sans rapport avec les circonstances. Le soleil hivernal accentuait la pâleur de son visage, au point de lui donner une lividité surnaturelle. « On dirait un vampire », songea North en considérant le teint cireux, les cheveux drus et noirs — si noirs qu'on doutait que ce fût leur couleur authentique —, les yeux tombants de bovidé. Un vampire sexagénaire et replet.

— Pas plus que d'habitude... qui n'en a pas, hein ?

Un gloussement ponctua cette réponse équivoque. Grimm se comportait souvent ainsi, riant de choses qui

n'amusaient que lui, prenant plaisir, semblait-il, à embarrasser la conversation, si bien que la plupart de ses collègues préféraient l'éviter sous prétexte qu'il était, disaient-ils, « compliqué », « difficile à cerner ». North, avec la fraternelle acuité des timides, inclinait plutôt à croire que Grimm était peu sûr de lui. Son âge, en outre, ne facilitait pas les choses, car il avait atteint le stade critique où, sans être en aucune manière contraint de prendre sa retraite, il était libre de le faire s'il le souhaitait. Or beaucoup désiraient que ce souhait lui vînt : ceux qui, simples docteurs, enviaient son rang de professeur ; ceux qui briguaient sa succession à la tête du département d'histoire du droit ; ceux qui visaient son siège au conseil d'administration de la faculté ; ceux qui soupiraient après son bureau avec vue sur la cour d'honneur ; ceux qui, sans convoiter aucun de ses privilèges parce qu'ils jouissaient peu ou prou des mêmes, attendaient son départ pour faire passer des réformes auxquelles il s'était opposé. De sorte qu'était née, de fil en aiguille, une de ces cabales feutrées dont le monde universitaire a le secret : insidieusement, on poussait Grimm vers la sortie. Il avait, murmurait-on, perdu la main. Quoi d'étonnant à ce qu'il se sentît mal à l'aise ? On voulait sa place et il le savait. North lui décocha son plus gracieux sourire.

— Tant mieux, tant mieux, parce que moi je n'arrive pas à me connecter...

Puis, après un dernier coup d'œil au mollet dénudé de Grimm, il ajouta en faisant mine de consulter sa montre :

— Vous m'excusez, Hugo, il faut vraiment que j'y aille,

j'ai ma permanence, vous savez ce que c'est. Bonne journée! À bientôt!

Trois minutes plus tard, il pénétrait dans l'enceinte du campus. Arrivé à l'atrium — un vaste hall tout en courbes vitrées —, il trouva son chemin barré par un ruban de plastique jaune. De l'autre côté, agenouillé sur le dallage, un homme vêtu d'une combinaison orange tenait à la main une truelle.

— Désolé, monsieur, fit-il en levant la tête vers North; rejointoient des dalles. Si vous voulez aller de l'autre côté, il va falloir passer par en haut.

North s'éloigna en secouant la tête. Chaque semaine ou presque se faisait sentir la nécessité d'une intervention de ce genre. Les bâtiments semblaient frappés de décrépitude accélérée. Ils n'étaient pas si vieux pourtant. Vingt ans auparavant, une ancienne diplômée de la faculté, Marina Blanche, considérablement enrichie par le succès d'une centaine de romans à l'eau de rose, était morte dans sa quatre-vingt-troisième année sans laisser d'héritier (la passion qu'elle vouait aux héros de son imagination n'ayant d'égal que son profond dédain pour les hommes de chair et d'os). Il s'avéra qu'elle avait légué l'intégralité de son patrimoine à l'université qui « lui avait donné le goût des belles-lettres », à la condition que soit créée une chaire consacrée à l'étude de la littérature populaire amoureuse. De sorte que cette université modeste et provinciale, qui paraissait engagée sur la voie d'un irréversible déclin, avait connu une spectaculaire métamorphose. Sous la hou-

lette d'un président dynamique, d'importants travaux de modernisation avaient été accomplis. Conformément aux principes alors en vogue dans l'architecture, le bâtiment d'origine, un édifice néoclassique du dix-huitième siècle, avait été enchâssé dans une armature de verre, d'aluminium et de béton qui, « tout en respectant l'âme du lieu », avait permis de tripler la superficie des locaux et de les adapter aux exigences de la technologie la plus élaborée. Le reste du fonds Blanche, grâce à de judicieux placements, avait protégé la faculté contre les orages qui, en quelques années, avaient décimé les établissements spécialisés dans l'enseignement des sciences humaines. Tandis que la plupart, faute d'étudiants ou de moyens (le plus souvent les deux), avaient dû fermer leurs portes, la faculté avait tenu bon, forte de son budget florissant, de l'attractivité de son campus — et, dans une moindre mesure, de son incontestable prépondérance dans l'étude de la littérature populaire amoureuse. La preuve la plus frappante de cette insolente prospérité était sans doute la survivance d'un département de philosophie, alors que les autres, à travers le pays, avaient tous disparu. Et c'était là, dans ce dernier bastion d'une discipline moribonde, que se rendait Damien North.

— J'arrive! Désolé! J'arrive! cria-t-il du plus loin qu'il put à l'intention de la silhouette qui se profilait au fond du couloir, devant la porte de son bureau.

Puis il ajouta, entre deux profondes respirations :

— Un problème informatique!

Le couloir, interminable, s'achevait en baie vitrée. À

I. <i>Les jours atroces</i>	9
II. <i>Les jours féroces</i>	119
<i>Épilogue</i>	241



Un homme effacé

Alexandre Postel

Cette édition électronique du livre
Un homme effacé d'Alexandre Postel
a été réalisée le 31 décembre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070138500 - Numéro d'édition : 245036).

Code Sodis : N53262 - ISBN : 9782072474712
Numéro d'édition : 245038.